

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 53 (1917)
Heft: 45

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

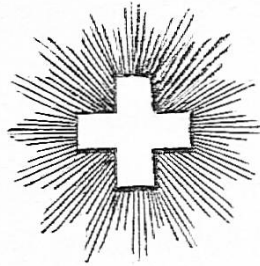
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

(L'Educateur et l'Ecole réunis.)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

SOMMAIRE : *Le sens de la beauté chez l'enfant. — L'enseignement par les travaux manuels. — Cours préparatoire aux examens du brevet vaudois pour l'enseignement primaire supérieur. — Cinquantenaire de la Société pédagogique genevoise. — Psychologie enfantine : Mes plus anciens souvenirs. — Bibliographie.*

LE SENS DE LA BEAUTÉ CHEZ L'ENFANT

Nous avons dit, dans un précédent article¹, pourquoi il nous paraissait bienfaisant de donner à l'enfant le goût et le besoin de la Beauté, de faire servir son merveilleux don de perception par les sens à l'affinement de son être moral. La prétention peut paraître excessive à l'école primaire. Notre éducation populaire, depuis un certain nombre d'années, tend à l'utilitarisme, et l'esthétique ne semble guère trouver sa place dans nos programmes officiels. Cependant, par une anomalie difficilement explicable, si les vertus de la Beauté comme moyen éducatif sont volontiers méconnues des hommes d'école quand il s'agit d'enseignement, on leur accorde cependant un certain crédit lorsqu'il est question de locaux scolaires. La tendance — nous dirions presque le snobisme — du jour n'est-elle pas aux Ecoles-Palais ? Salles d'étude, vestibules et réfectoires ne rivalisent-ils point de grâces séduisantes et ne parent-ils point leur austérité native de guirlandes fallacieuses et de décorations aimables, du moins dans leur intention ? C'est reconnaître implicitement la puissance de l'ambiance sur la formation de l'enfant, avouer que par les yeux charmés tout un monde de pensées fécondes vient enrichir son cœur. Idée juste, c'est ma conviction. L'enfant travaille mieux, s'équilibre et s'é-

¹ Voir *Educateur*, n° 19, 12 mai 1917.

panouit plus aisément dans un milieu accueillant ; d'instinct, il se met en harmonie avec les choses.

Mais pourquoi ne pas pénétrer de ce même principe vivifiant l'enseignement tout entier ? Tant de leçons pourraient l'émouvoir si, au lieu de s'adresser à son esprit en formules sèches, elles allaient directement à son âme avide encore dans son ardeur toute neuve de tout comprendre et de tout aimer. Nous croyons avoir tiré tout le parti possible de la leçon de choses, quand, après un laborieux exposé, nous avons condensé en quelques phrases lapidaires le résultat de nos compilations. Souvent, si nous laissons parler les choses elles-mêmes, leur langage muet et direct serait mille fois plus éloquent et efficace que nos discours. Les sciences naturelles, la botanique par-dessus tout, pourraient devenir pour l'écolier une source de joies inépuisables, une initiation merveilleuse à la beauté. Et qu'on ne nous dise pas qu'il y a des notions plus pressantes et d'une utilisation plus immédiate. Reliée au dessin, qui, de plus en plus, doit devenir un moyen d'expression au même titre que le langage et l'écriture, l'étude de la nature achemine l'enfant à l'art industriel, qui est pourtant une des ressources pratiques de la vie ouvrière. Où, mieux que dans la nature, étudierait-il ces lois de l'harmonie, de la proportion, de l'adaptation de l'organe à la fonction, où acquerrait-il davantage ce sens de la juste mesure, de l'heureux effet qu'il exercera par imitation sur tout ce qu'il sera appelé à créer ou à organiser ? Est-il vraiment si oiseux de le rendre attentif à la vie qui grouille autour de lui en myriades de formes, de l'inciter à en saisir l'image multiple, à la fixer sur les plus humbles objets à son usage ? Les potiers qui, 2000 ans avant J.-C., modelaient dans les flancs de leurs jarres les bêtes et les algues, les artisans de Pompéi qui donnaient au plus vulgaire ustensile domestique figure d'œuvre d'art en savaient moins sans doute qu'un de nos élèves de sixième en phraséologie scientifique ; mais ils avaient pénétré plus profond dans les secrets de la nature, surpris d'un regard plus aigu les particularités de la vie... ils étaient plus près de la vérité et de la beauté.

Je ne dirai rien de l'enseignement du dessin et du chant, les

deux branches « esthétiques » par excellence. Un effort louable et, disons-le, efficace, a été fait ces dernières années, du moins dans nos écoles primaires genevoises, et nous sommes loin, aujourd'hui, des bramées patriotiques où, sans sourciller, nos jeunes écolières « opposaient leurs vastes poitrines » aux attentats de « l'étranger » en notes rauques à faire fuir le malheureux avant qu'il eût eu le courage de perpétrer son forfait. C'était l'âge heureusement révolu de la perspective cavalière — ô combien ! — où toute la patience du maître et la bonne volonté de l'enfant s'épuisaient à remplir les pages blanches de paradoxales pierres tombales et de solides géométriques.

Aujourd'hui, on a compris tout le parti qu'on peut tirer de l'amour de l'enfant pour la couleur. Car la couleur, en effet, est une des beautés que l'enfant sent le plus vivement : il est coloriste-né. Certains — mieux doués peut-être que la moyenne, mais nombreux, cependant — font des trouvailles dans l'opposition ou l'harmonisation des couleurs appliquées à l'ornementation. Don à la fois charmant et dangereux qu'il faut discipliner judicieusement et qui fait de la leçon de dessin une des plus attrayantes aujourd'hui.

Mais quel domaine à défricher si nous intervenions un peu dans les jeux de l'enfant qui, eux, peuvent servir dans une large mesure à l'initier à la grâce du geste et de l'attitude, une des formes les plus aimables de la beauté. Nos enfants ne savent plus jouer. Lâchez dans le préau d'une école des élèves énervés ou endormis par deux heures de leçons et recommandez-leur de se livrer à quelque jeu qui les stimule et les secoue. Les garçons se cognent, les petites filles se poursuivent en piaillant. Ne vous semble-t-il pas que toute cette vie qui veut s'extérioriser, cette force intérieure qui explose, pourraient être captées et mieux dirigées ? Ces mouvements brusques, désordonnés ne sont-ils pas l'indice d'une incohérence de pensée, d'un défaut d'assiette intérieure plus que de gaité enfantine ? Il est regrettable qu'à côté de notre gymnastique scientifique, toute préoccupée du jeu des muscles, nous n'ayons pas introduit dans nos classes, pour la joie de nos élèves, une rythmique uniquement soucieuse de l'aisance du mouvement, de

la justesse du geste qui n'est autre chose que la grâce. Non que la méthode Dalcrozienne m'engoue ; je la trouve, au demeurant, trop savante, trop théâtrale, elle exige à mon sens une trop grande tension cérébrale. Mais le principe en est si juste, si bienfaisant qu'il devrait être admis par les autorités influentes, repris par quelque disciple intelligent, adapté, allégé, simplifié pour nos petits garçons et nos petites filles.

Et pourquoi nos anciennes rondes sont-elles tombées en désuétude ? Pourquoi ne remettons-nous pas en honneur les plus pimpantes ? Sur le fil souple du thème vieillot court la guirlande des figures ; la fantaisie brode à son gré mille formes fuyantes, et diverses. A la fois discipline et liberté, les jolies rondes de nos aïeules ne contiennent-elles pas, dans leur âme joyeuse, l'essence même de l'art éternel ? Je dis « liberté », car la ronde doit garder son caractère de jeu libre, varié, porter la marque de l'originalité, interpréter le caractère de l'enfant, révéler son rythme intérieur. Exercice commandé, drill scolaire coupé en temps, en mesures, en gestes et attitudes uniformes, réglementée, la ronde perd de son attrait, et peut-être est-ce pour les avoir apprises entre les quatre murs d'un local de gymnastique, que les petites filles ne les dansent plus spontanément, en se tenant par la main, autour des arbres du préau, à l'heure de la récréation. Il y aurait, au point de vue esthétique, quelque chose à tirer, encore, d'un procédé employé, si je ne fais erreur, dans les écoles maternelles françaises. Ce sont les fables mimées. L'enfant a la faculté merveilleuse de s'identifier avec les personnages fictifs qui le frappent par quelque particularité plaisante ou effrayante. La fable apprise, commentée, le personnage percé à jour, les rôles sont distribués et les enfants doivent, sans parole, par l'éloquence seule de leur mimique, reconstituer la scène, la faire vivre dans toute sa réalité. Que d'inspirations, quel stimulant pour la verve enfantine et quelles ressources pour des jeux vraiment artistiques sans qu'ils y prétendent !

Il n'est pas jusqu'aux travaux à l'aiguille qui ne puissent, à l'école, servir à l'éducation esthétique de nos jeunes filles et leur donner cette notion de la sobriété dans l'ornementation, de la discrétion dans la parure, du fini dans l'exécution, qui sont le cachet d'une élégance de bon aloi.

On ne peut guère, quand il s'agit de beauté à l'usage de l'enfance, passer sous silence le jouet, qui exerce sa toute-puissance sur le bambin à un âge où nous ne pouvons rien pour contrebalancer cette action. Le goût de l'enfant ne s'accommode pas davantage de la beauté réaliste que son estomac des nourritures lourdes et pimentées. Instinctivement, il va à tout ce qui éveille en lui des sentiments doux, établit la sérénité. Un visage rude, trop accusé, trop expressif, l'effraie, l'intimide ou l'attriste. La poupée sera toujours le jouet de la première enfance et la convention aux joues de bonbon rose, aux sourcils en croissant de lune, au sourire sempiternel, qui nous horripile si fort quand nous connaissons mieux tous les genres de beauté que peut modeler sur un visage le sentiment au jeu multiple, n'en reste pas moins l'objet de notre premier amour. Et pourquoi non? Ne devançons pas les temps. La joliesse banale de la poupée satisfait pleinement l'enfant, qui la transforme de toute son illusion : elle ne froisse ni ne fausse son petit idéal. C'est une indication pour nos artistes suisses, dont la verdeur nous a quelque peu interloqués l'an dernier, lors de l'exposition... disons de poupées, quoique nous pensions plutôt de figurines. Les beautés helvétiques qu'il nous fut donné d'admirer, si elles témoignent d'un art robuste et sincère, d'un humour savoureux accessible aux adultes, ne feront jamais, j'en ai peur, les délices des enfants à qui elles furent consacrées. Et certains types, caricatures poussées à l'outrance, sont bien plus dangereuses pour le goût que le quelconque de la poupée de bazar, car elles poussent à l'amour du baroque et à la moquerie, ce qui n'est pas précisément le résultat cherché.

En somme, pour des éducateurs convaincus de la puissance de la beauté sur l'âme humaine, tout, dans l'enseignement, peut être matière à la découvrir, à la célébrer, à la reproduire. Et quand nous n'obtiendrions que de la rendre nécessaire à une génération qui aura besoin de puiser en elle sa consolation et sa force, quand nous n'arriverions qu'à former, pour toutes les branches de nos industries nationales, des artisans désireux de rénover par des formes inédites les produits de leurs métiers tombés dans une lamentable pauvreté, nous aurions déjà fait une œuvre méritoire.

L. HAUTESOURCE.

L'ENSEIGNEMENT PAR LES TRAVAUX MANUELS

Les travaux manuels ont pénétré dans l'école primaire par deux voies bien différentes : les uns, comme la menuiserie, introduits d'abord dans les collèges et gymnases, se sont simplifiés pour s'adapter aux forces d'élèves de 13, 12, 11, 10 et même 8 ans ; les autres ont eu leur point de départ dans les nombreux exercices manuels de « l'école frœbelienne ». Ces derniers ont surtout apporté avec eux l'esprit de Frœbel qui en fait non une branche accessoire, mais la base sûre de tout l'enseignement.

Le lien entre les occupations des jardins d'enfants et celles de l'atelier scolaire primaire est établi de multiples façons et sur le principe immuable que les travaux manuels ne sont jamais un but, mais un moyen d'éducation.

Les matériaux les plus variés ont été essayés et utilisés dans les solutions intéressantes et diverses de ce pont qui doit rejoindre les deux écoles. On y pratique surtout le modelage, les constructions en papier et le tressage. Le modelage se rattache à la conception du volume, les travaux en papier vont mieux avec l'étude des surfaces, et les fils, cordes, etc., sont utiles à l'idée de la ligne.

Malgré la diversité presque infinie des travaux manuels provenant du libre essor des individualités, ils sont toujours groupés autour de « centres d'intérêts » comme ceux-ci :

1. La maison : occupations, devoirs, plaisirs en famille.
2. La vie en société : occupations, amusements, moyens de transports.
3. La vie scolaire.
4. La langue maternelle.
5. Les vacances.
6. La nature.

La façon de procéder habituelle consiste à faire surgir de ces « centres d'intérêts », par une discussion entre maîtres et élèves, les sujets à traiter qui acquièrent ainsi pour l'enfant le charme d'une idée personnelle à laquelle il s'attache avec ardeur.

L'idée des plaisirs excite surtout les fantaisies créatrices des enfants : la balançoire, la cage des fauves, les chevaux de bois, les bancs, le kiosque du parc etc., sont l'image même du lieu où se passent les vacances du petit citadin.

L'hiver, ses fêtes, et les cadeaux pour Noël donnent aussi lieu à une foule d'idées et de créations diverses.

Lorsque le plan d'une construction est définitivement arrêté dans ses formes, dimensions et matériaux, les élèves le fixent sur le papier, le cotent et l'exécutent.

Par principe, on admet toutes les formes et décorations personnelles ou spontanées correspondant aux goûts de l'enfant et à la destination de l'objet et, sur trente travaux, il n'y en a pas deux identiques.

Il est de toute importance de solliciter l'effort et d'éveiller le goût par l'attrait et la simplicité, pour développer au plus haut point la personnalité et l'initiative.

Les systèmes.

Certaines méthodes de travaux manuels, comme celle du grand pédagogue

américain Dewey, ont un caractère social. Ce professeur estime très éducatif de faire passer l'enfant par tous les stades de l'évolution humaine à travers les âges. Les instincts de l'homme primitif sont très puissants chez l'enfant, rien ne le passionne comme les faits et choses de l'ancêtre, et rien mieux que les phases de conscience qu'a vécues notre race pour arriver à la civilisation ne dirige mieux son esprit préhistorique vers les vues modernes.

Cette méthode utilise :

1. Les travaux sur bois, le modelage, le dessin, l'art culinaire, le travail des matières textiles, la couture et le jardinage.

La première année scolaire s'occupe du vêtement, de la nourriture, de l'abri, la deuxième étudie la pêche et la chasse, la troisième le stade pastoral et agricole, la quatrième le commerce et le transport, les métiers domestiques, la cinquième le stade industriel et commercial moderne.

Toutes les branches viennent se greffer là-dessus et, sous cette forme pratique et attrayante, les connaissances s'assimilent comme par enchantement. C'est une réaction violente contre l'étude des mots et des symboles qui ennuiant l'enfant et lui masquent les choses.

Le système technique.

C'est la première forme du travail manuel introduite dans les écoles par les Russes d'abord, imités par les Américains. Il s'agissait à l'origine, non d'en faire une base d'enseignement, mais une branche spéciale ayant pour seul but l'habileté manuelle à utiliser les outils et à exécuter un assemblage d'après un plan donné.

C'était le système que nous enseignait notre vénérable maître de menuiserie, il y a quelque vingt-cinq ans, à l'Ecole normale de Lausanne. Il commençait par la nomenclature des outils :

« Le valet, lui,
Fixe le bois sur l'établi... »

Les Suédois ont transformé complètement ce système du travail sur bois pour le plier aux lois de la pédagogie ; ils en ont fait le célèbre « Sloyd » adopté depuis par les Américains et les Anglais.

Le Sloyd (nous traduisons librement cette expression suédoise par : petite menuiserie) donne à chaque exercice ou assemblage avec un outil indiqué un but à atteindre pour intéresser l'enfant et lui faire saisir cette suite logique : la forme choisie et les exigences de solidité ou de stabilité exigent tel ou tel assemblage fait avec tel ou tel outil.

Dans le système technique on se contente par exemple d'enseigner l'onglet pour lui-même et d'en fabriquer un.

Le Sloyd au contraire dit à l'élève : « Nous allons confectionner un cadre ; quel est le meilleur moyen d'en assembler les baguettes ? »

On enseigne ainsi l'onglet en fabriquant un meuble complet ; on va donc du but aux moyens et l'intérêt est toujours en éveil.

Voici les lois fondamentales du Sloyd :

1. Les professeurs de Sloyd doivent être des hommes d'enseignement et non des artisans.

2. L'enseignement doit être systématiquement progressif, et, sauf certaines démonstrations de classes, autant que possible individuel.

3. Le travail doit être choisi pour donner le meilleur développement physique par des mouvements libres et vigoureux.

4. Les travaux faits doivent représenter l'effort personnel de l'élève, sans aide, ni machine-outil.

5. Le choix par progression de difficulté doit toujours s'appliquer à des objets attrayants dont l'usage peut être compris et apprécié par l'élève.

6. L'exécution doit se faire, autant que possible, à main libre et exercer particulièrement le sens des formes et des proportions.

7. Une grande importance est attachée à la propreté, à l'exactitude et au fini du travail, qui seul lui donne toute sa valeur.

La pierre de touche de tout le système réside dans le choix des modèles pour les adapter à la capacité, au goût, aux mœurs, au milieu, etc. Nous donnerons plus loin une série graduée de ces objets; mais si les principes sont immuables, les modèles doivent, au contraire, offrir le plus de diversité possible.

Le Sloyd commence vers 9 ou 10 ans par deux années de travail au couteau (Whittling) n'exigeant d'autres instruments qu'une règle, un compas, une équerre et un couteau. La salle d'école sert d'atelier et une petite planchette posée sur la table forme établi.

L'instituteur doit avoir pour son usage une scie à débiter, une dite à araser, un vilbrequin, un poinçon, une pierre à aiguiser, du papier d'émeri.

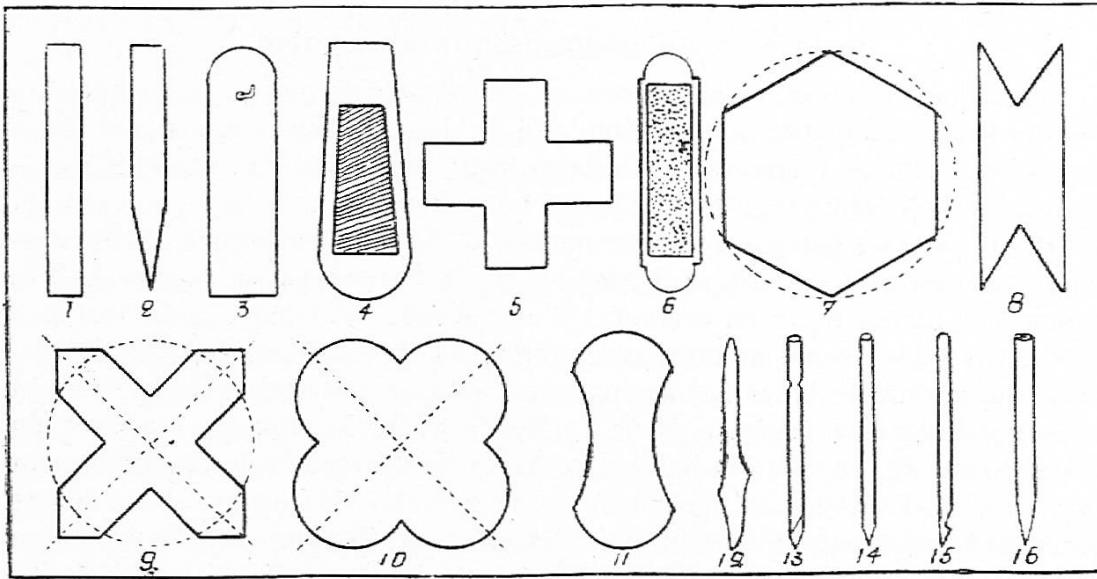
Les frais d'installation s'élèvent à fr. 3 par élève et les dépenses annuelles à fr. 2 environ.

Voici une série graduée de modèles :

1. Une règle en peuplier : rectangle — tailler en long et en travers.
2. Un porte-étiquette pour fleurs : lignes obliques — fractions — tailler obliquement.
3. Un porte-clefs : cercle et demi-cercle — tailler une courbe convexe.
4. Aiguise-crayon : diamètre, arc — coller du papier à l'émeri.
5. Dévidoir : carré, mesure des angles — découper des angles droits.
6. Frotte-allumettes : rectangle et cercle.
7. Sous-plats : hexagone.
8. Dévidoir en cerisier : incisions triangulaires.
9. Dévidoir : triangles-rectangles.
10. Sous-plats : quatre feuilles.
11. Dévidoir : arcs et rayons — courbes concaves.
12. Outil à modeler : modelage au couteau.
13. Coupe-papier : surfaces courbes et surfaces planes — arrondir.
14. Tuteur pour fleurs : tailler au biseau.
15. Aiguille à crocheter.
16. Porte-plume : courbes symétriques à main-levée.

Chercher les dimensions les plus commodes et le bois qui convient dans une discussion entre maître et élèves !

De 11 à 14 ans, c'est dans l'atelier scolaire que l'élève apprend peu à peu le



manièrement de tous les outils en exécutant d'autres séries bien graduées d'objets dans le détail desquels nous ne voulons pas entrer ici.

Dans l'espace de deux heures par semaine, l'enfant peut arriver en trois ans à acquérir le doigté des outils et les manier avec aisance, mais jamais les exercices ne doivent arriver à être exécutés machinalement comme c'est le cas dans l'apprentissage d'un métier. Sitôt qu'un travail répété devient sans intérêt, il cesse d'être éducatif ; on doit alors passer à de nouvelles créations plus complexes.

Il est essentiel qu'un objet terminé ait belle apparence : la pureté des lignes, les couleurs, le polissage, l'ornementation, rien ne doit être négligé pour y parvenir et affiner ainsi le sens artistique de l'enfant.

Objections.

On a reproché au Sloyd d'être un système trop rigide ; cependant il peut s'assouplir et s'adapter au goût des divers pays.

On lui trouve le défaut d'être trop lent pour le développement artistique de l'élève. Il est vrai que le travail du bois est plutôt long et difficile, surtout dans l'étude des courbes.

Malgré cela il a fait ses preuves partout où le personnel enseignant possède une préparation technique suffisante jointe à un sens profond de la pédagogie.

Un autre système est né pour éviter les erreurs des précédents ; nous l'appellerons le système artistique, et dans un prochain article nous décrirons les expériences faites à ce sujet par une classe vaudoise.

H. GUIGNARD.

PENSÉE

Laissez les enfants donner essor à la gaité de leur nature. Les enfants que l'on encourage dans cette expansion seront bien mieux armés pour la lutte de la vie.

MARDEN.

CINQUANTENAIRE

de la Société pédagogique genevoise.

Ainsi que l'a annoncé l'*Educateur*, la *Société pédagogique genevoise* a célébré le samedi 20 octobre par une fête familière le cinquantième anniversaire de sa fondation. Comme il convenait d'ailleurs, cette manifestation fut des plus modestes, mais elle réussit au delà de toutes les espérances.

Dès 6 $\frac{1}{2}$ h. les participants arrivaient à la Maison communale de Plainpailais, gracieusement mise à la disposition de la Société par la mairie. La fête commença par un repas en commun, d'une grande simplicité, mais fort bien servi. A la table d'honneur nous avons remarqué M. le président, Dr Ed. *Claparède*, qui a souhaité la bienvenue aux très nombreux assistants (140 environ) et a remercié de leur présence M. le Conseiller d'Etat W. Rosier, président du Département de l'Instruction publique, M. Malche, Directeur de l'Enseignement primaire, M. F. Hoffmann, président de la Société pédagogique de la Suisse romande et représentant du canton de Neuchâtel, M. Roulier, délégué du canton de Vaud, M. E. Briod, rédacteur en chef de l'*Educateur*, M. Gielly et Mlle C. Vignier, délégués de l'Union des instituteurs genevois, M. le prof. E. Yung, premier vice-président de la Commission scolaire, M. le prof. Fehr, doyen de la Faculté des Sciences, M. L. Bertrand, Directeur du Collège, M. H. Duchosal, Directeur de l'Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles.

Il regrette et excuse l'absence du délégué du Conseil administratif de la Ville de Genève, puis de celui de la Section pédagogique jurassienne, et de M. P. Bovet, Directeur de l'Institut J.-J. Rousseau.

Puis il donne la parole à M. *Edmond Martin* pour la lecture d'une notice historique de la Société.

Ce mémoire, que l'auteur a rédigé aussi brièvement que possible, jette tout d'abord un coup d'œil sur les origines de la Société pédagogique genevoise. C'est le 1^{er} février 1867 qu'un premier Comité, composé de MM. Pautry, Michel, Pelletier, Bory et Lombard, accepta de guider les destinées de la Société naissante. On se mit au travail avec ardeur et, dès 1875, les dames furent invitées à apporter aux réunions le charme de leur esprit subtil. La liste des communications discutées aux séances est trop longue pour pouvoir être rapportée ici ; bornons-nous à constater que rien de ce qui touche à la pédagogie proprement dite, aussi bien qu'à la situation morale et matérielle du corps enseignant, n'a laissé la Société indifférente. En feuilletant les procès-verbaux et les volumes du bulletin analytique, on est frappé de voir la diversité des sujets traités et l'important labeur accompli pendant ce demi-siècle. Dans une péroraison empreinte d'un puissant souffle d'espoir, M. Martin convie les jeunes à suivre les traces de leurs aînés et à trouver comme eux leur récompense dans l'accomplissement consciencieux de la tâche quotidienne.

M. le prof. *Claparède*, dans un fort beau discours très applaudi, traite du rapport de l'école et de la démocratie. Ce travail, d'une haute inspiration, paraîtra en partie dans ce journal ; nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

M. le Conseiller d'Etat W. *Rosier* apporte à la Société jubilaire le salut pa-

triotique du Conseil d'Etat. Il se dit heureux de constater les éminents services rendus au pays par la Société pédagogique, dont lui-même est l'un des plus anciens membres. Le programme esquissé par M. le président Claparède est de ceux auxquels un gouvernement a le devoir de souscrire. Le Conseil d'Etat du canton de Genève a toujours voué une sollicitude particulière aux progrès de l'instruction et il ne se départira pas de cette règle de conduite. Discrètement, M. Claparède a fait allusion à l'amélioration de la situation des instituteurs ; M. Rosier peut donner l'assurance au corps enseignant que les pouvoirs publics s'en préoccupent activement et qu'avant peu un progrès sera réalisé dans ce sens.

Des applaudissements frénétiques ont montré à l'orateur combien il avait su entrer en communion de pensée avec ses auditeurs.

Le temps, malheureusement très limité par les prescriptions fédérales, n'a pas permis aux autres invités de se faire entendre ; nous le regrettons vivement.

Mais la sonnerie appelle les convives dans la salle de spectacle. La partie récréative de la soirée consistait en une pièce d'actualité : *Pour et contre*, de Mme Marguerite Grange, avec prologue en vers de M. A. Nally. Plus de 450 personnes se pressaient dans la jolie salle du 1^{er} étage pour applaudir auteurs et acteurs, tous membres de la Société.

Le prologue de M. Nally est un beau dialogue entre un régent retraité et son fils qui l'a suivi dans la carrière. Le père dit son labeur simple et honnête, reconnaît ses erreurs, met son fils en garde contre les exagérations des idées nouvelles. Et le rideau se baisse sur ces mots, en parlant des enfants :

Va, mon fils, aime-les d'un cœur ardent et chaud ;
Aime-les, sois meilleur, le reste n'est qu'un mot.

La pièce elle-même est de tout autre allure. Sans être à proprement parler une revue, elle en a quelques-uns des caractères.

Nous sommes dans une école de Plein-Air à *Icar*. Sur son socle de statue, l'*Instruction* se désole en voyant de quelle façon on enseigne aujourd'hui les éléments du savoir. On ne pense plus qu'à la santé des élèves ; la journée entière se passe en bains, douches, repos, goûters, jeux, sommeil, etc., etc. Il faut avoir recours à la musique et à la suggestion pour inculquer quelques connaissances à ces éphèbes. Le délégué du Département de l'Instruction publique de Calvince, représenté par M. H., qui s'était grimé en un M. Malche admirablement réussi, tiraillé entre l'Instruction qu'il aime et les méthodes nouvelles dont il ne faut point médire, ne sait à quel saint se vouer. Et l'on assiste à des scènes d'un comique irrésistible. Mais le temps passe ; tout rentre dans l'ordre, et en vieillissant les esprits prennent de la sagesse. Cinquante ans plus tard, M. le délégué retrouve l'Instruction, son amie, qui maintenant règne en maîtresse et conduit au paradis les éducateurs qui lui sont restés fidèles.

La pièce, semée de couplets spirituels sur des airs du maître Jaques-Dalcroze, qui d'ailleurs tenait le piano d'accompagnement, devait comprendre une démonstration de gymnastique rythmique qui n'a pu être donnée pour des motifs indépendants de la volonté des organisateurs.

Quoi qu'il en soit, elle fut un succès, et l'auteur comme les interprètes ont mérité les vifs applaudissements qui en ont souligné les passages les plus réussis.

Mais l'heure de la fermeture officielle est arrivée. Chacun rentre paisiblement chez soi en emportant dans son cœur la claire vision d'une soirée de joie et d'espérance au milieu de l'océan de ténèbres et de douleurs qui nous submerge aujourd'hui.

M.

COURS PRÉPARATOIRE

aux examens du brevet vaudois pour l'enseignement primaire supérieur.

« Il y a une élite, disait M. Millioud dans une des Conférences pédagogiques de 1914, il y a une élite pour laquelle il faut décidément nous avouer que nous ne faisons pas assez, pour laquelle à vrai dire nous ne faisons rien. » — M. Roorda exprime le même regret en ses ardents paradoxes : « Partout il y a des écoliers très bien doués, possédant des aptitudes précieuses, essentiellement cultivables. Au sujet de ceux-là, on est tranquille; et l'on ne s'en occupe pas. Je veux dire qu'il existe, à notre époque, des écoles pour enfants arriérés ou anormaux, des écoles pour sourds-muets, des écoles pour crétins ou pour cul-de-jatte, mais qu'il n'existe pas d'écoles pour enfants très intelligents. »

Pourtant nos autorités cantonales et communales s'étaient déjà préoccupées, avec les pédagogues d'avant-garde, de ce problème tout actuel. Après avoir été l'objet de discussions passionnées, les classes primaires supérieures ont acquis, dès 1906, droit de cité dans notre canton, et nous sommes si persuadés qu'elles sont une institution heureuse et féconde, que nous les verrions avec joie, partout où les conditions locales rendraient la chose possible, s'étendre à tous les âges d'enseignement; car les élèves « très bien doués » n'attendent pas d'avoir 13 ou 14 ans pour pâtir d'un régime approprié tant bien que mal à la moyenne.

Est-il légitime d'exiger des maîtres de telles classes des garanties de savoir étendu et approfondi? — « On peut être cultivé *sans savoir beaucoup* ou en *sachant beaucoup*, disait encore M. Millioud définissant la culture; mais un homme cultivé de la première catégorie sera toujours, malgré sa culture, en fâcheuse position dans un enseignement encyclopédique, où la promptitude d'esprit doit être servie par un choix facile dans l'abondance des faits ». *Tout maître doit savoir beaucoup*, et nous ne pourrions que nous féliciter de ce que chaque maître travaille à conquérir le brevet supérieur qui doit consacrer ses efforts. Nous ne discuterons pas ici — notre opinion risquant de n'être point orthodoxe — la valeur des sanctions d'ordre social ou pécuniaire. Peut-être n'est-il pas absolument nécessaire, si tous sont appelés, que tous soient élus; et nous voyons sans déplaisir, nous qui n'avons pas fait l'effort, et qui y renoncerons peut-être pour l'avoir trop bien mesuré, que les courageux obtiennent le prix de leur persévérance. Le nombre des classes privilégiées est nécessairement restreint; mais quel est le maître qui regrettera le travail accompli par cela seulement qu'il n'en retire aucun « bénéfice »? Celui-là aurait mieux fait de planter des pommes de

terre. Qu'on supprime donc tout privilège ! Non pas, car la chance à courir reste un mobile efficace, quoique secondaire.

Cela étant, nous ne pouvons que féliciter le Département de son heureuse initiative d'un « Cours préparatoire aux examens de brevet pour l'enseignement primaire supérieur ». Par l'institution de ce cours, il a répondu aux vœux de tous les intéressés, vœux soutenus d'ailleurs par la S. P. V. et fort heureusement exprimés par M. Chessex le jour d'ouverture : « Nous vous remercions de nous avoir donné des maîtres et donné des camarades. »

Le premier cours a duré trois semaines, du lundi 24 septembre au samedi 13 octobre. Il nous serait bien difficile d'en donner un compte rendu : 4 heures de philosophie, 5 heures de pédagogie, 12 heures de littérature, 6 heures de linguistique, 18 heures d'allemand et de didactique spéciale à l'enseignement des langues étrangères, 18 heures de mathématiques, 12 heures de physique, 8 heures de chimie générale, 6 heures de chimie agricole ne se résument pas en une page. Il nous suffira d'indiquer ici la direction générale des cours et leur résultat immédiat.

On l'a dit à plus d'une reprise : les candidats aux premiers examens primaires supérieurs étaient des « autodidactes » qui avaient les vertus et les défauts inhérents à un tel titre : persévérance dans le travail solitaire, lacunes fâcheuses et manque de méthode. C'est à ce besoin de méthode que les cours entendaient répondre et ont pleinement répondu. D'une part ils ont montré à tous ces ambitieux de science les hauts sommets, ou les infinies nuances, ou les bornes nécessaires de la pensée et du savoir humain ; d'autre part ils ont donné les bases modestes et sûres grâce auxquelles on peut arriver, par une progression patiente, à la compréhension heureuse, alors qu'on avait cru peut-être en rester toujours à l'éblouissement découragé. « C'est là-haut qu'il faut aller : mettez le pied par ici, les marches sont taillées dans le roc !... » Pas un professeur qui ne se soit appliqué à montrer ainsi l'idéal à atteindre et la bonne route à suivre, et cela avec une bienveillance jamais démentie, quoique dissimulée parfois sous une austérité qui s'attendrissait devant nos ignorances : « C'est justement parce que vous ne savez rien que vous êtes ici ! » Le résultat est, je crois, chez tous un élan certain donné dans une direction précise où l'on peut marcher sans crainte. Nous n'aurions pour l'an prochain qu'un vœu modeste à exprimer : c'est que le programme des cours soit communiqué assez tôt pour permettre aux participants de s'y préparer. Nous croyons savoir d'autre part que les professeurs y tendront toujours à l'étude approfondie et féconde de quelques sujets restreints plutôt qu'aux programmes trop vastes pour n'être pas indigestes, sinon superficiels.

Dirai-je un mot de la partie récréative ? « Nous vous remercions de nous avoir donné des maîtres, *et aussi des camarades* » ; car M. le Chef de Service a voulu que cette bonne camaraderie ne soit point « aux quarts d'heure » seulement. Il a organisé trois promenades d'après-midi, promenades instructives comme il convient aux gens sérieux — visites à l'usine à gaz, à l'Ecole de céramique, à l'usine électrique, au Foyer... — notions utiles ou graves. Mais qui dira si elles sont plus utiles et plus graves que la rencontre heureuse des inconnus d'hier qui seront peut-être des amis de demain ? Et même, car c'est trop dire sans doute, quand une minute de gaieté, une parole échangée, une émotion commune, une

dévalée vers la « mare aux bœts », seraient des joies passagères et sans lendemain, qu'importe, si on sait les garder lumineuses et chaudes dans le souvenir, et répéter avec le poète : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ! »

M. le conseiller d'Etat Chuard, remplaçant M. le Chef du Département de l'Instruction publique, M. Savary, chef de Service, M. Burnier, directeur des Ecoles de Lausanne, et MM. les professeurs Millioud, Savary, Freymond, Vittoz, Schacht, E. Briod, May et Perrier (MM. Chavan et Porchet furent malheureusement empêchés), ont bien voulu honorer de leur présence une aimable soirée de clôture : nouvel échange de paroles courtoises, bienveillantes et reconnaissantes, chœurs vibrants et « productions » variées. Et tous de se séparer avec un désir plus fort de poursuivre les études reprises et de se retrouver l'an prochain, malgré la dureté des temps.

Une auditrice.

PSYCHOLOGIE ENFANTINE

Mes plus anciens souvenirs¹.

« Als das Mädchen erwachte und wieder zu sich selber kam, war es auf einer schönen Wiese wo die Sonne schien und viel tausend Blumen standen. »

Pourquoi cette phrase d'un conte de Grimm que je traduisais par un matin d'été d'un gris très doux, a-t-elle toujours eu le pouvoir de faire revivre à mes yeux les premières années de mon enfance ?

Je me vois dans un sentier étroit, parcourant une prairie solitaire et silencieuse. L'herbe est courte, et le soleil, à travers le feuillage des pommiers, la parsème de taches claires. Un petit ruisseau court, très droit, le long du sentier. Et sur ce fond de verdure gaie, mes souvenirs se dessinent avec une extraordinaire netteté.

J'habitais une maison carrée et grise aux volets ternis et au large toit de tuiles brunes. J'aimais surtout la façade tournée au soleil et donnant sur le jardin où l'on descendait par quelques marches. Je me souviens des longues après-midis chaudes ; tandis que mes sœurs étaient à l'école, je jouais sur les degrés de pierre. De temps à autre, une petite fourmi noire, se hâtant à ses affaires, passait en trotinant ; j'allongeais le pied, comme pour l'écraser ; elle courait plus vite pour disparaître dans son trou, au pied de l'escalier. Et à penser qu'elle avait eu peur de moi, j'éprouvais une joie féroce.

Et je me rappelle encore les massifs entourés de buis, le banc sous la charmille, le verger à l'herbe drue. A travers les quadrillages de bois de la palissade, je voyais les prairies se dérouler jusqu'à la forêt sombre. Un vieux mur fermait le jardin du côté de la grand' route. Et cette grand' route menait vers l'inconnu.

Il fait une grande chaleur et le ciel est tout bleu. C'est dimanche matin ; maman m'a mis un joli tablier que j'aime pour son fond d'azur et ses dessins d'un rouge brique. Je suis assise devant la maison, sur l'escalier de granit, et bien que seule, je me sens tout enveloppée de sécurité, de calme, de couleurs et de clartés.

Bientôt, les cloches de la ville se sont mises à sonner. Il y en a de claires, il y en a de sombres. Alors quelque chose de très fort me saisit et me serre et je

¹ Par l'auteur des « Souvenirs de ma première école », *Educateur*, numéros 5 et 7.

me sens triste, sans savoir pourquoi, de cette tristesse qu'on a quand on est très heureux...

Une à une, lentement, les cloches ont éteint leur son dans l'air bleu.

J'avais, dans ce temps-là, près de trois ans et il m'arrivait parfois d'être seule dans la chambre silencieuse. Aucun bruit ne parvenait du dehors, et cela durait longtemps. J'entendais alors une musique fine, fine ; mais je ne l'entendais pas avec mes oreilles ; cette musique avait des contours et des couleurs, mais je ne les voyais point avec mes yeux.

J'aimais beaucoup à me raconter des histoires ; mais j'avais beau faire, mes personnages manquaient toujours de réalité et de vie. Je faisais de grands efforts pour me les représenter et quand, enfin, je pouvais dire : « je les tiens », c'était pour les voir aussitôt s'aplatir, se décolorer, et ressembler, pour finir, à de vulgaires images découpées dans du papier. Le même phénomène se produisait du reste pour moi quand je figurais dans mes contes. Je me voyais plate, confuse, brouillée. Je m'impatiençais, me fâchais, mais mon image, elle, ne s'animait point.

J'aimais les couleurs, j'aimais le soleil ; j'aimais le sentir frapper sur moi ; j'aimais le voir tout rouge, le soir, derrière le treillis fin et noir du petit bois de pins. Et j'aimais surtout être seule. J'étais si bien pour penser à Elle. Elle, c'était cette chose qui fait qu'on rit, qui fait qu'on pleure ; qu'on ne peut pas voir, qui ne finit jamais. Je ne savais pas bien si c'était Elle qui était en moi, ou moi qui étais en Elle. C'était enfin une roue immense qui tournait, tournait sans s'arrêter jamais, qui m'enveloppait et m'emportait dans sa vertigineuse course.

J'avais entendu dire un jour : madame Simon est morte. Voilà ce que j'avais compris : madame Simon, qui parlait, qui mangeait, qui marchait, ne parlerait plus, ne mangerait plus, ne marcherait plus. Dans le sentier bordé d'aubépine, j'avais vu une voiture passer lentement, et dans cette voiture, une longue boîte, couverte de noir. C'était madame Simon qui était couchée là et qu'on portait au cimetière, dans un grand trou, qu'on couvrirait et qu'on n'ouvrirait plus, et personne ne la reverrait jamais. Mais elle, la vraie, celle qui était derrière ses yeux, la grande roue l'avait prise pour l'emporter là-haut, derrière les nuages, dans la chaleur et la grande lumière qui rayonnent du soleil.

Il ne m'est resté que des souvenirs bien vagues de mes rapports avec mes semblables. Je crois que je ne comprenais pas grand'chose à ce qu'on me disait. Bien souvent aussi, je ne savais pas pourquoi j'étais punie ou pourquoi je ne l'étais pas. Un jour, en jouant près du poêle, je brûlai mon tablier. Le trou était énorme et je m'attendais à être bien fouettée. J'entendais maman raconter la chose à papa. Savez-vous ce que fit papa ? Il m'enleva de terre, me souleva jusqu'au plafond et m'embrassa. Je trouvai cela bien étrange.

Mes sœurs et moi, nous vivions un peu isolées dans notre vieille maison, au milieu des prairies. Pourtant, il arrivait parfois que d'autres enfants venaient partager nos jeux. Je me souviens plus particulièrement d'une petite fille appelée Mélanie. Ses cheveux blonds, séparés au milieu de la tête par une raie bien

droite, tombaient sur son visage et me faisaient toujours penser aux rideaux de notre chambre d'amis. Mélanie allait pieds nus et quand elle courait sur la route, on voyait la poussière gicler entre ses orteils.

Et il y avait encore Jacqueline ; ses visites chez nous étaient rares et la première fois que je la vis, elle me fit une grande impression. Elle me paraissait d'une autre espèce que nous. Sa maman l'habillait de blanc et l'appelait : ma chérie. Ses poupées portaient des chapeaux et les nôtres n'en avaient point.

Jacqueline partageait un jour notre goûter. Sa mère, qui nous l'avait amenée, venait de la quitter sur ces mots : « Prends garde de te salir ! » La serviette de gros fil que maman noua autour de son cou lui parut bien rude, sans doute, car elle tint son menton levé pour ne point y toucher. Avant la fin du repas, une grosse tache de fruit souillait la robe blanche. Maman s'occupa aussitôt de la faire disparaître avec du soufre. Nous assistions, mes sœurs et moi, à l'opération, toussant, éternuant, et nous frottant les yeux. Jacqueline cachait son visage dans ses deux mains en disant : « Quelle horreur ! » Ce cri, ce geste et celui du menton levé me plongèrent dans une muette admiration.

Quelque temps après, nous allions habiter la ville. Nous avons descendu la grande route. Derrière nous, une porte s'est fermée pour ne plus se rouvrir.

MARIE AUBRY.

BIBLIOGRAPHIE

Les *Œuvres de la pensée française*, qui viennent de paraître, continuent la série des brochures dont l'ensemble constituera *La Petite Bibliothèque pour mieux comprendre la France*. Ce petit travail a été divisé en deux parties, l'une qui prend la pensée française à l'époque de sa toute première expression, et en suit le développement jusqu'à la fin du XVII^e siècle ; l'autre qui en continue l'histoire jusqu'à nos jours.

Les deux brochures précédemment parues, les *Grandes œuvres de l'art français*, s'étaient efforcées de donner un tableau succinct, mais clair et aussi complet que possible des moyens d'expression mis par les sculpteurs, les architectes et les peintres au service de la sensibilité de la France. *Les œuvres de la pensée française* placent à côté de ce travail le tableau plus important encore peut-être du développement des idées à travers l'œuvre des écrivains. L'évolution des formes littéraires y est définie avec un grand soin. Les liens qui unissent entre eux les philosophes, les poètes, les romanciers, les écrivains de théâtre y sont adroitement précisés. C'est, sous une forme aussi condensée, la peinture la plus complète qu'on ait donnée de l'évolution littéraire française.

Paris, H. Didier. Chaque brochure fr. 0,60.

Valeur des exercices correctifs ou de tenue, par E. Hartmann, président du Comité central de la Société fédérale de gymnastique. Une brochure, prix 80 centimes, à l'Imprimerie Geneux & Amstutz, à Lausanne.

Excellente brochure, en tous points, que toutes nos dames et toutes nos jeunes filles devraient lire et relire. Elles s'y persuaderont de la nécessité de se livrer à des exercices physiques réguliers qui, comme le dit l'auteur, sont le meilleur moyen de devenir heureux, d'être utile à la patrie et à l'humanité. Ajoutons que la brochure est accompagnée d'une vingtaine d'illustrations typiques et de plusieurs séries d'exercices au banc et à l'espalier.

Il faut féliciter M. Hartmann pour sa nouvelle œuvre de propagande et le remercier encore de son inaltérable dévouement à la noble cause des exercices corporels.



HORLOGERIE
- BIJOUTERIE -
ORFÈVREURIE



Récompenses obtenues aux Expositions
pour fabrication de montres.

Bornand-Berthe

Lausanne
8, Rue Centrale, 8
Maison Martinoni

Montres garanties en tous genres, or, argent, métal, **Zénith, Longines,**
Bijouterie **Oméga, Helvétia, Moeris.** Chronomètres avec bulletin d'observat.
Orfèvrerie or, argent, fantaisie (contrôle fédéral).
— BIJOUX FIX —
argenterie de table, contrôlée et métal blanc argenté 1^{er} titre,
marque Boulenger, Paris.

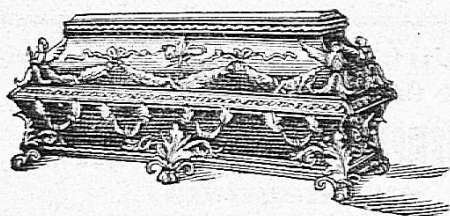
RÉGULATEURS — ALLIANCES

Réparations de montres et bijoux à prix modérés (sans escompte).
10 % de remise au corps enseignant. **Envoi à choix.**



Classes de raccordement
internat et externat

Pompes funèbres générales



Hessenmuller-Genton-Chevallaz

S. A.

LAUSANNE Palud, 7
Chaucrau, 3

Téléphones permanents

FABRIQUE DE CERCUEILS ET COURONNES

Concessionnaires de la Société vaudoise de Crémation et fournisseurs
de la Société Pédagogique Vaudoise.

Assurance-maladie infantile

La Caisse cantonale vaudoise d'assurance infantile en cas de maladie, subventionnée par la Confédération et l'Etat de Vaud, est administrée par la **Caisse cantonale vaudoise des retraites populaires**.

Entrée en vigueur le 1^{er} octobre 1917.

L'affiliation a lieu uniquement par l'intermédiaire des mutualités scolaires, sections de la Caisse.

Pour tous renseignements, s'adresser à la direction, à Lausanne.

ASSURANCE VIEILLESSE

subventionnée et garantie par l'Etat.

S'adresser à la **Caisse cantonale vaudoise des retraites populaires**, à Lausanne. Renseignements et conférences gratuits.

Institut J.-J. Rousseau

Taconnerie 5, GENÈVE

COLLECTION D'ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES

Nouveautés :

Mme ARTUS-PERRELET : *Le dessin au service de l'éducation*. 28 fig. fr. 3 50
PIERRE BOVET : *L'instinct combattif* » 4 —



Vêtements confectionnés

et sur mesure

POUR DAMES ET MESSIEURS

J. RATHGEB-MOULIN

Rue de Bourg, 35, Lausanne



Draperies, Nouveautés pour Robes.

Trousseaux complets.

Articles pour Blouses. — Costumes. — Tapis. — Rideaux.

Escompte 10 0/0 au comptant.

Les réclamations de nos abonnés étant le seul contrôle dont nous disposons, prière de nous faire connaître toutes les irrégularités qui peuvent se produire dans l'envoi du journal.

Les machines à coudre **SINGER**

constituent en tout temps un nouveau modèle,

C A D E A U

à la fois utile et agréable

Expositions universelles

PARIS 1878-1889-1900	St-LOUIS E.U.A. 1904	MILAN 1906	BRUXELLES 1910
	TURIN 1911	PANAMA 1915	

les plus hautes récompenses déjà obtenues.

Derniers perfectionnements.

Machines confiées à l'essai. Prix modérés. Grandes facilités de paiement.

COMPAGNIE SINGER

Casino-Théâtre **LAUSANNE** Casino-Théâtre

Direction pour la Suisse :

Rue Michel Roset, 2, GENEVE

Seules maisons pour la Suisse romande :

Bienne, rue Centrale, 22.

Ch.-d.-Fonds, Place Neuve.

Delémont, r. de la Préfecture, 9.

Fribourg, rue de Lausanne, 64.

Lausanne, Casino-Théâtre.

Martigny, maison Orsat frères.

Montreux, Grand'rue, 73

Neuchâtel, rue du Seyon.

Nyon, rue Neuve, 2.

Vevey, rue du Lac, 11.

Yverdon, vis-à-vis du Pont-Gleyre.

EDITION FÆTISCH FRÈRES (S. A.)

Lausanne ≈ Vevey ≈ Neuchâtel

La maison FÆTISCH FRÈRES (S. A.) a l'avantage d'informer son honorable clientèle, ainsi que MM. les Directeurs des sociétés chorales, musicales, dramatiques, etc., qu'elle est désormais seule propriétaire des deux fonds d'édition très avantageusement connus, celui de l'UNION ARTISTIQUE et celui de la maison I. BOVARD, l'un et l'autre à Genève.

Ces fonds comprennent, outre les œuvres des principaux compositeurs romands : BISCHOFF, DENÉREAZ, GRANDJEAN, MAYR, NORTH, PILET, PLUMHOF, etc., etc., toutes celles de Ch. ROMIEUX, et une très riche collection de

CHŒURS

MORCEAUX POUR FANFARE

ET POUR HARMONIE

PIÈCES DE THÉÂTRE

SAYNÈTES

MONOLOGUES

etc., etc., etc.

dont le **catalogue** détaillé, actuellement en préparation, sera prochainement distribué.

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

LIII^{me} ANNÉE. — N° 46.

LA USANNE — 17 novembre 1917.



L'EDUCATEUR

(-EDUCATEUR - ET - ECOLE - REUDIS -)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISANT TOUS LES [SAMEDIS]

Rédacteur en Chef:

ERNEST BRIOD

La Paisible, Cour, Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique:

JULIEN MAGNIN

Instituteur, Avenue d'Echallens, 30.

Gérant: Abonnements et Annonces

JULES CORDEY

Instituteur, Avenue Riant-Mont, 19, Lausanne.

Editeur responsable,

Compte de chèques postaux N° II, 125.

COMITÉ DE RÉDACTION:

VAUD: L. Grobety, instituteur, Vaulion.

JURA BERNOIS: H. Gobat, inspecteur scolaire, Délémont.

GENÈVE: W. Rosier, conseiller d'Etat.

NEUCHÂTEL: H.-L. Gédet, instituteur, Neuchâtel.

PRIX DE L'ABONNEMENT: Suisse, 5 fr. ; Etranger, 7 fr. 50

PRIX DES ANNONCES: 30 centimes la ligne.

Tout ouvrage dont l'*Educateur* recevra un ou deux exemplaires aura droit à un compte-rendu s'il est accompagné d'une annonce.

On peut s'abonner et remettre les annonces :

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}, LAUSANNE



Librairie PAYOT & Cie, Lausanne

Vient de paraître :

Almanach Pestalozzi

1918

Deux éditions : relié toile souple

Ecoliers Fr. 1.70 Jeunes filles. . . Fr. 1.70

L'Almanach Pestalozzi

EST

L'Almanach Hachette de la Jeunesse

Joli volume de 288 pages,
il constitue une encyclopédie de poche vraiment unique.

**Plusieurs centaines de prix sont délivrés
aux gagnants des concours.**

Le célèbre Almanach des écoliers et des écolières a paru. Comme ses devanciers, c'est un trésor de renseignements intéressants et utiles, contenant plusieurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs.

Pour les cadeaux de fin d'année, rien ne vaut cet aimable agenda de poche qui est toujours attendu avec une vive impatience par la jeunesse scolaire.